

Prologue

Du jardin secret au jardin public

« *Sapere aude ! (Ose savoir !) Aie le courage de te servir de ton propre entendement !* »

Emmanuel Kant (*Qu'est-ce que les Lumières ?*)

« *Ils ont échoué parce qu'ils n'avaient pas commencé par le rêve.* »

(Anonyme)

Si j'éclaire en liminaire la naissance et les prémices de mon existence, c'est que nous ne guérissons jamais de notre naissance ni de notre enfance :

<i>Españolito que vienes</i>	Petit Espagnol qui vient
<i>al mundo te guarde Dios.</i>	de naître que Dieu te protège.
<i>Una de las dos Españas</i>	Une des deux Espagne
<i>ha de helarte el corazón.</i>	doit te geler le cœur.

Ces propos d'Antonio Machado me vont comme un gant. Je suis né « Petit Espagnol » de parents réfugiés politiques exilés en France à la suite de la guerre civile qui a déchiré l'Espagne de 1936 à 1939. « Le cœur gelé » par l'Espagne franquiste, j'ai fait partie dans notre douce France de la cohorte bouillante des baby-boomers frondeurs de Mai 68.

Or, des vagues d'écrivains en vogue se sont évertués à propager l'idée selon laquelle ces baby-boomers, qui auraient profité des Trente Glorieuses et mieux réussi que les générations de leurs parents et de leurs enfants,

se seraient emparés des pouvoirs économiques et politiques. La génération de 68 serait aussi la cause de tous les maux et non des moindres : des galères des jeunes, du déclin de la France et des difficultés des Français.

Certains politiciens des beaux quartiers ont relayé l'antienne entonnée par ces hommes de lettres à la mode. Ils ont accrédité la légende de la déchéance des mœurs en France et de la paresse de la jeunesse dont la conduite, soi-disant hédoniste et laxiste, serait le fruit empoisonné des idées semées par ces baby-boomers frondeurs. Comme je suis encore sain de corps et d'esprit critique, je m'inscris en faux contre de telles inepties véhiculées par une floraison d'ouvrages qui se trompent sciemment de cible en lâchant la proie pour l'ombre. Il suffit d'observer les hautes sphères des décideurs qui portent la responsabilité de la situation actuelle pour s'apercevoir que la génération du baby-boom est loin d'être la seule à exercer le pouvoir. Il apparaît en toute clarté que les leviers de commande sont bel et bien tenus par « les héritiers » des classes sociales favorisées, qui hantent les cabinets des ministères et pullulent dans les conseils d'administration des grandes entreprises cotées en bourse.

Ces écrivains dans le vent, qui servent la soupe aux « héritiers » et ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, éludent à merveille les questions sociales cruciales. Ils escamotent, entre autres, la question de savoir pourquoi les ouvriers et les gens de peu, qui ne possèdent pas un liard, s'avèrent solidaires, tandis que les nantis et les puissants, qui roulent sur l'or et sur l'argent, sont si égoïstes et arrogants ? Pour répondre à cette question, il sied de méditer sur l'usage de la vitre et du miroir. Quand on regarde à travers une vitre, on voit les autres et quand on regarde dans un miroir, on se voit. Pourtant la vitre et le miroir sont en verre, mais

il suffit d'ajouter un peu d'argent et l'on ne voit plus que soi.

En se servant de la génération des baby-boomers comme d'un bouc émissaire responsable et coupable de tous les maux, ces littérateurs en faveur, qui font diversion et cèdent aux figures de style pour régler son compte à « la chienlit » de Mai 68, se dispensent de pointer les ravages de la globalisation sauvage de l'économie et s'abstiennent de dénoncer les responsabilités des pouvoirs publics et des puissances privées.

Certes, la jeune génération ne participe guère aux pouvoirs et broie du noir en rongant son frein et en se rongant les sangs, car elle se sent flouée et déclassée en subissant la rigueur salariale, la précarité généralisée, la mobilité à l'excès, la flexibilité à tous crins et la panne de l'ascenseur social, alors qu'elle a poursuivi des études plus longues et décroché plus de diplômes que les générations précédentes.

Mais le fait est que les baby-boomers devenus des « papy-boomers » ont servi et servent encore de pare-choc social en soutenant les générations désenchantées de leurs enfants, voire de leurs petits-enfants, coincés entre le chômage et l'aumône des salaires de misère. En effet, dans les faubourgs populaires où cette solidarité entre les générations n'a pas joué en raison des difficultés socioéconomiques des parents et des grands-parents issus de l'immigration et des classes sociales défavorisées, les jeunes désabusés ont embrasé les cités.

Les fractures sociales et territoriales, qui jettent l'opprobre sur les pauvres et plongent une jeunesse dans la détresse, charrient les scories d'une société vouée à provoquer les jeunes des banlieues à la révolte et à « la rêvolution », si ce n'est à la révélation. Comme les possédants suffisants et les gouvernants omniprésents sous les feux de la rampe campent sur leurs posi-

tions et sur leurs rentes de situation, le feu couve non seulement sous les cendres des banlieues grises et des cités sinistrées, mais aussi dans les foyers des classes moyennes en voie d'être paupérisées.

Il est machiavélique d'opposer les générations et de souffler sur les braises des cités pour tirer les marrons du feu des banlieues au profit des nantis. Car ces plumes serves qui divaguent et ces hommes de pouvoir, qui se complaisent à pourfendre la génération du baby-boom, pratiquent la politique du pire et de l'autruche. Tels des pompiers pyromanes, ils mettent le feu aux poudres en désignant des boucs émissaires et en professant le recours au kärcher et le retour à l'ordre pour surfer sur la vague de la sécurité.

D'autant que les médias aux mains des magnats se saisissent de tous les prétextes et ne négligent aucune occasion pour inspirer et répandre les peurs et les malheurs. Ce faisant, ils suscitent à dessein ce besoin de sécurité, si bien qu'ils alimentent cette politique cynique de Machiavel et sa maxime essentielle *Divide ut regnes* : « Divise afin de régner » au service et « aux sévices » des puissants.

En tout état de cause, je laisse le soin à mes enfants, à mes petits-enfants et à mes descendants de se forger une opinion. Je tiens à leur léguer mon jardin secret d'arrière-saison sous bénéfice d'inventaire puisque « notre héritage n'est précédé d'aucun testament » selon l'aphorisme de René Char.

Je conviens qu'il peut sembler assez présomptueux et forcément impertinent, pour ne pas dire outrecuidant ou indécent, de se mettre à nu par le menu en dévoilant son jardin secret sans autre forme de procès. Mais j'ai si souvent rêvé de parcourir quelque manuscrit lointain légué par l'un des miens, qui retracerait sans fard sa vie, ses racines et sa philosophie que je me plais à imaginer combien mes descendants seraient

susceptibles de goûter les reflets irisés du jeu de miroirs de notre mémoire. Dans cette perspective mémorielle, il est séant de se soustraire aux humeurs et aux rumeurs et de s'abstenir de procès d'intention et de jugements de valeur pour s'en tenir aux faits et aux facteurs qui les ont déclenchés.

J'ai à cœur d'éclairer d'emblée mon jardin secret d'arrière-saison à la lumière de mes rêves, de mes espoirs et des phares de l'histoire, nonobstant les choix arbitraires par lesquels j'ai tranché pour piocher dans ma création onirique à profusion et dans le foisonnement du déferlement des événements. Même si pour cheminer de mon jardin secret au jardin public, j'ai dû gravir le chemin de croix des séquelles fertiles d'un accident sinistre qui m'a brisé les os et gorgé le poumon gauche de sang en me glaçant le corps, tandis que je m'égarais dans l'illusion funeste des ténèbres de la nuit éternelle.

Dans un monde immonde qui s'effondre, l'humanité est emportée par la course effrénée d'une globalisation dopée par l'envolée des pays regroupés sous l'acronyme de BRICS (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud) et de broc parmi des paradis fiscaux où prolifèrent les mafias et les magnats. Or, toutes les petites histoires personnelles et subjectives sont constitutives de la grande histoire, puisqu'elles représentent les pièces de vies qui s'assemblent pour former le puzzle tumultueux de l'histoire universelle. Au delà de ce tourbillon bouillonnant, la culture de notre jardin secret enracine notre identité, témoigne de notre liberté et préserve le socle séculaire d'un passé insensé sur lequel reposent nos pensées.

Voilà pourquoi j'ai trempé ma plume dans l'encre de mes entrailles afin de livrer à ma descendance ce jardin secret de fleurs de rhétorique et de pensées, de moissons de miscellanées, de florilèges de poésies et de

pédagogies, de fruits de ma philosophie et de racines enfouies qui, comme toutes les racines, nous aident avant tout à tenir debout. Au demeurant, j'adhère aux propos probants et résilients de Boris Cyrulnik selon lequel « dire son histoire crée un sentiment de soi cohérent. C'est une réconciliation entre les deux parties du moi divisé. Le moi socialement accepté tolère enfin le moi secret non racontable. »

Aussi je forme le vœu que mes descendants « osent savoir » sans maître-penseur, s'élèvent droit et tiennent debout par la rigueur de « leur propre entendement » et par la vigueur de leurs racines et de leur cœur. Point n'est besoin qu'ils soient grands clercs pour savoir séparer le bon grain de l'ivraie et pour comprendre que l'important, ce n'est pas d'arriver, c'est de rêver pour s'élever. L'important, ce n'est ni le but ni la fin, c'est le voyage et le chemin d'autant que d'après Sartre, « l'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous. » A cet effet, il suffit que mes descendants se souviennent d'où ils viennent et qu'ils exercent leur esprit de discernement pour prendre garde à ne pas couper leurs racines en brisant leurs chaînes.

Dès lors, qu'ils se rappellent que je reste, envers et contre tous les puissants, ce mécréant qui ne croit ni en Dieu, ni aux cieux, ni à l'enfer, ni aux sorcières, ni au paradis, ni aux partis, ni à la patrie, ni aux gris-gris, ni aux guides, ni à la guigne, ni aux oiseaux de mauvais augure, ni aux diseuses de bonne aventure, ni aux prophètes, ni aux amulettes, ni au marc de café, ni aux contes de fées, ni aux gourous, ni au loup-garou, ni au porte-bonheur, ni aux maîtres-penseurs, ni à la philosophie de comptoir, ni au grand soir, ni au grand leader, ni au divin Sauveur...

Qu'ils ne perdent pas de vue que je tiens à garder le cap sur mes rêves et à demeurer, contre vents et marées,

rebelle et révolté contre ce système exécrationnel qui sème du vent et bâtit sur du sable. Qu'ils n'oublient pas que je vomis par tous les pores de la peau les patrons omnipotents et les politiciens omniprésents, que la guerre, la torture et la misère me mettent hors de moi et que l'injustice et la faim me révoltent toujours autant.

Qu'ils aient présent à l'esprit que mes colères contre les nantis et cette société décaïe sont intactes et que je suis toujours indigné contre la grisaille macabre du conformisme, l'autisme du sexisme et du sectarisme, l'abjection du racisme et de l'antisémitisme, l'horreur du nationalisme et la barbarie du totalitarisme. Qu'ils sachent que je verse encore des flots de fiel sur le spectacle marchand des médias, qui conforme et formate les esprits, que le fait du prince et le principe du fait accompli m'exaspèrent, que la raison du plus fort me désespère, que les pots-de-vin et les affaires m'affligent, que les privilèges et les passe-droits m'accablent et que les bavures et les basses œuvres m'écœurent.

Qu'ils gardent en mémoire que je n'ai rien renié de mes premières révoltes au point que le temps s'écoulant n'a altéré ni l'espoir ni mes rêves, car l'espoir et mes rêves me font vivre, ne serait-ce qu'en caressant l'espoir de vivre mes rêves. Alors, qu'ils se souviennent que j'ai « commencé par le rêve » et que je rêve encore de lendemains qui chantent, de matins radieux et d'un autre monde idéal et merveilleux.